

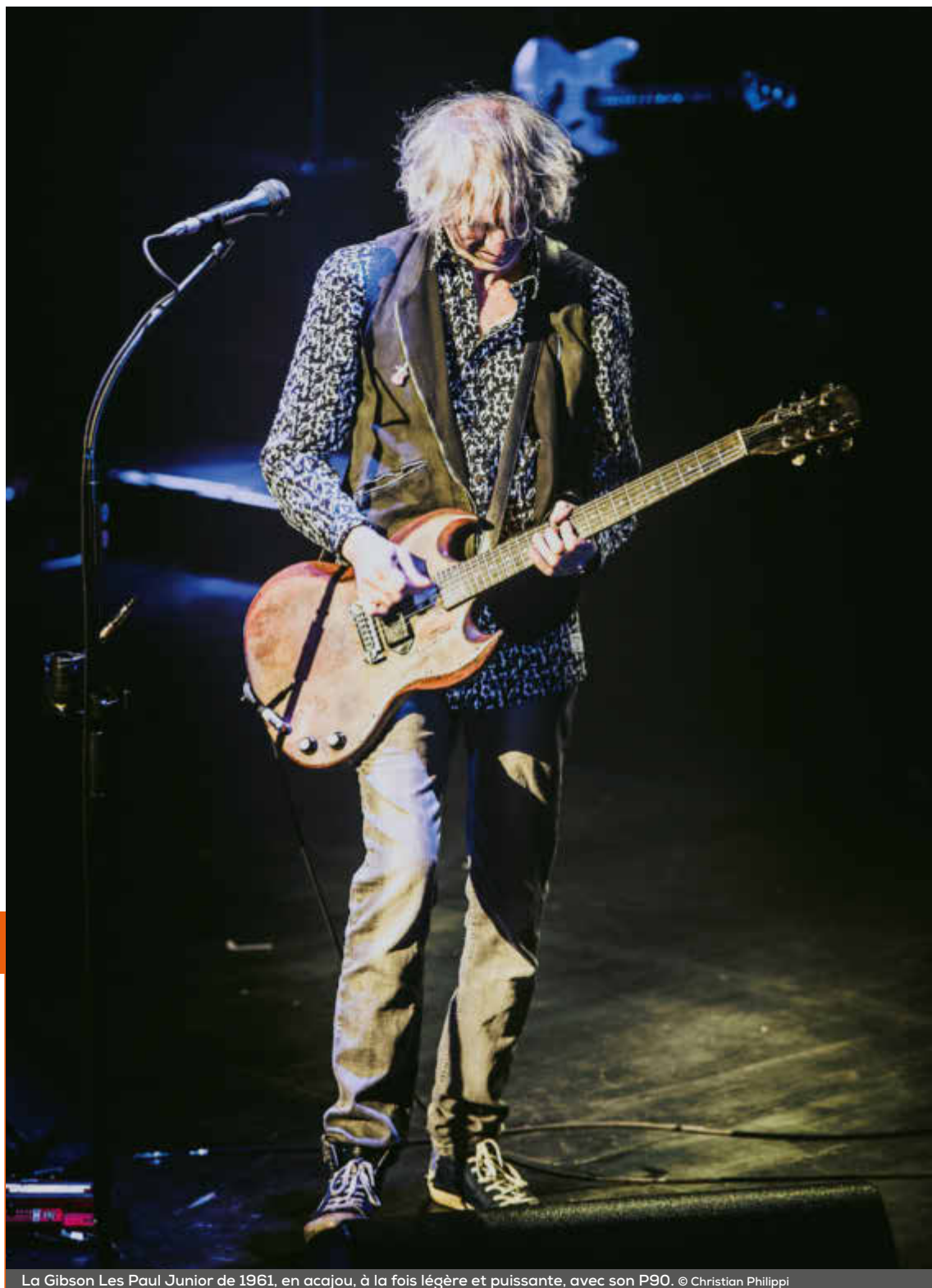
MES GUITARES

PRÉFACES DE Philippe Manœuvre et Michel Lâg-Chavarria

Emmanuel Bighelli

POUR LA PREMIÈRE FOIS, LES GRANDS GUITARISTES RACONTENT...

Éditions **OUEST-FRANCE**



La Gibson Les Paul Junior de 1961, en acajou, à la fois légère et puissante, avec son P90. © Christian Philippi

LOUIS BERTIGNAC

LOUIS BERTIGNAC

LA NAISSANCE D'UNE PASSION

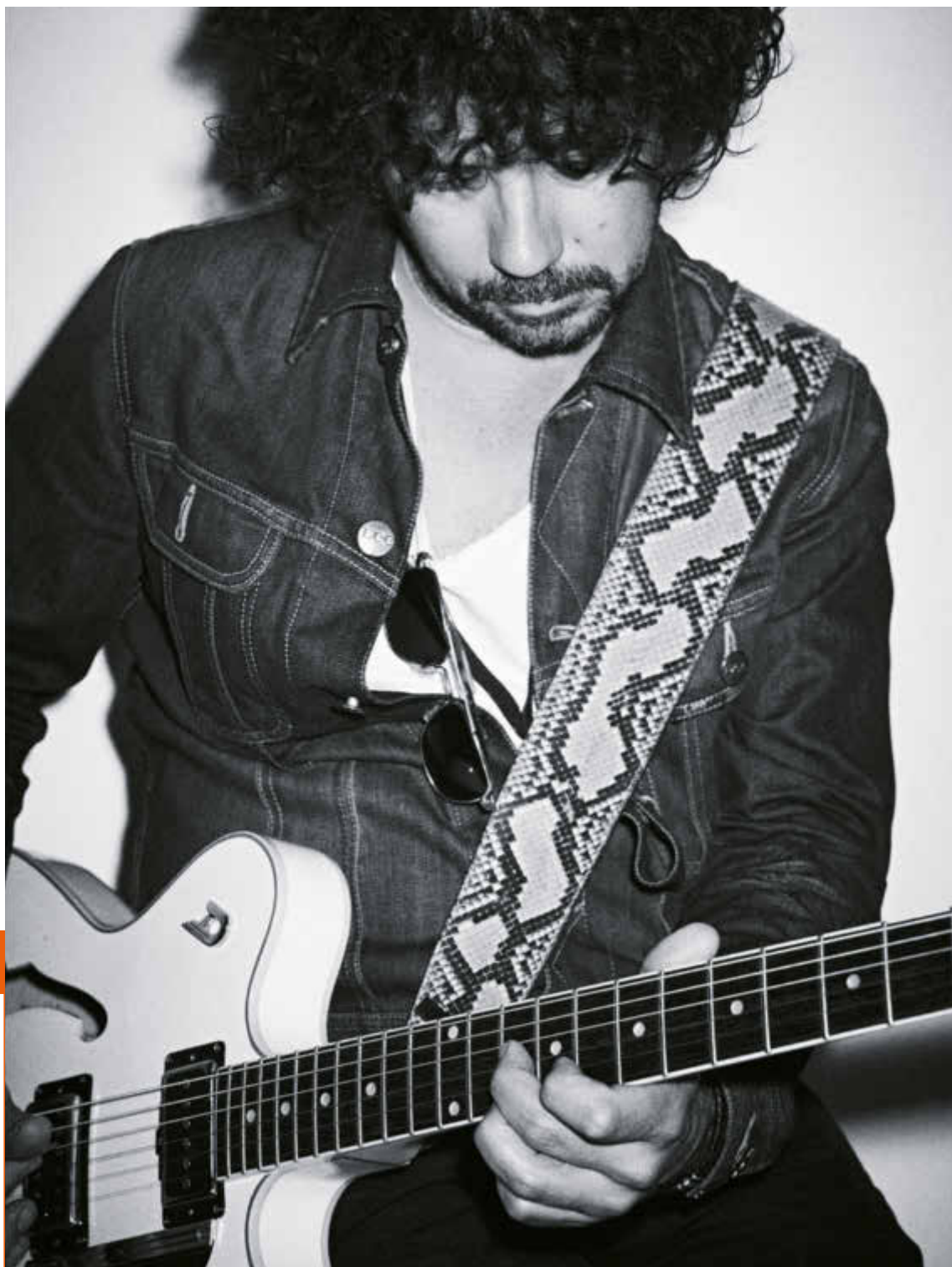
Au fond, ce qui m'a donné envie de jouer, c'est ce son de guitare électrique que j'entendais à la radio. À l'époque, il y avait notamment les Spotnicks, un groupe suédois qui faisait du rock instrumental, The Tornados qui jouaient *Telstar*, puis bien sûr les Beatles. J'étais toujours marqué par la guitare électrique. Je trouvais ça très beau et assez magique. J'ai donc eu envie d'en jouer mais ce n'était pas encore une vraie passion, juste une envie parmi d'autres.

À 13-14 ans, j'ai pris quelques cours, avec ma première guitare, une classique. Ça m'a déçu, ça ne sonnait pas du tout comme ce que je voulais jouer ! Puis on m'a diagnostiqué une hépatite, avec un traitement un peu dur pour un gamin. Alors mon père a décidé de me faire un cadeau et tout naturellement, j'ai choisi une guitare électrique, celle que je voyais tous les matins dans la vitrine d'un magasin en allant au lycée. Elle était pratiquement injouable, c'était plutôt un objet de décoration.

Vers 14-15 ans, je suis tombé totalement fou amoureux de la musique, des Beatles et des Stones entre autres. J'ai donc ressorti ma guitare électrique du placard où elle dormait et je me suis appliqué. À l'époque, il n'y avait pas de partitions pour ce genre de musique, il fallait donc trouver ce qu'ils jouaient à l'oreille. Ce fut parfois un peu difficile mais ça m'a beaucoup aidé à développer ma musicalité.

J'ai monté mon premier groupe et là, je m'y croyais... On ne savait pas trop jouer mais je m'éclatais. Je trouvais génial de pouvoir m'exprimer avec mes doigts et de pouvoir improviser avec d'autres. On faisait le bœuf tout le temps, pendant des heures et des heures. Avec Jean-Louis Aubert notamment, qui faisait déjà partie de mes potes. J'en avais envie mais surtout j'en rêvais car je ne pensais pas une minute que je pourrais en faire mon métier.

Vers 19 ans, au gré de mes rencontres, j'ai croisé Jacques Higelin et je suis allé le voir répéter. Il s'est engueulé avec son guitariste alors j'ai pris la guitare et j'ai joué. Il m'a proposé de continuer avec lui et j'ai décroché ainsi mon premier job. Ce fut le vrai déclic car je jouais enfin sur de vraies scènes, et pas seulement pour l'anniversaire de ma petite sœur... (rire)



Solid body ou demi-caisse (en photo, la Duesenberg Fullerton), Yarol Poupaud met ses guitares au service de ses projets musicaux. © Ezra Petronio

YAROL POUPAUD

NAISSANCE D'UNE PASSION

J'ai grandi dans un environnement où la musique était très présente. Il y avait souvent des guitaristes à la maison.

Si je suis musicien aujourd'hui, c'est à Elvis Presley que je le dois.

Le 16 août 1977, le soir de sa mort, un de ses films a été diffusé à la télé et j'ai littéralement flashé ! Mon obsession, dès la rentrée qui a suivi, a été de me mettre à la guitare et jouer du rock'n'roll. Le Noël suivant, je me suis fait offrir une guitare, ma toute première, une classique. Je n'aimais pas trop le son nylon, j'avais donc monté des cordes métal... J'ai rapidement eu par la suite une guitare électrique, une petite Rickenbacker. C'est sur elle que j'ai appris à jouer *Johnny B. Good*.

Pas de solfège ou de conservatoire au début, juste les accords, à l'oreille. En semi-autodidacte, avec des copains de classe qui me montraient des plans. De toute façon, on n'est jamais totalement autodidacte, à moins de vivre sur une île déserte.

J'ai passé mon bac pour rassurer mes parents mais je n'ai jamais pensé une seule seconde faire autre chose de ma vie. J'avais eu la chance d'assister à une répétition de Trust, et ça m'avait bluffé.

Tout de suite après, j'ai monté FFF, qui fut mon premier vrai groupe. Je jouais auparavant avec des amis, mais rien de très sérieux. Avec FFF, ce fut différent. Nous avons commencé à répéter et, chance incroyable, avons rapidement enregistré notre premier disque. Suivi de quinze années d'albums et de tournées. Je n'ai pas eu le temps de me poser beaucoup de questions ! Ça a fonctionné très vite et je sais que c'est une chance énorme de réussir aussi vite dans ce métier.

SES GUITARES

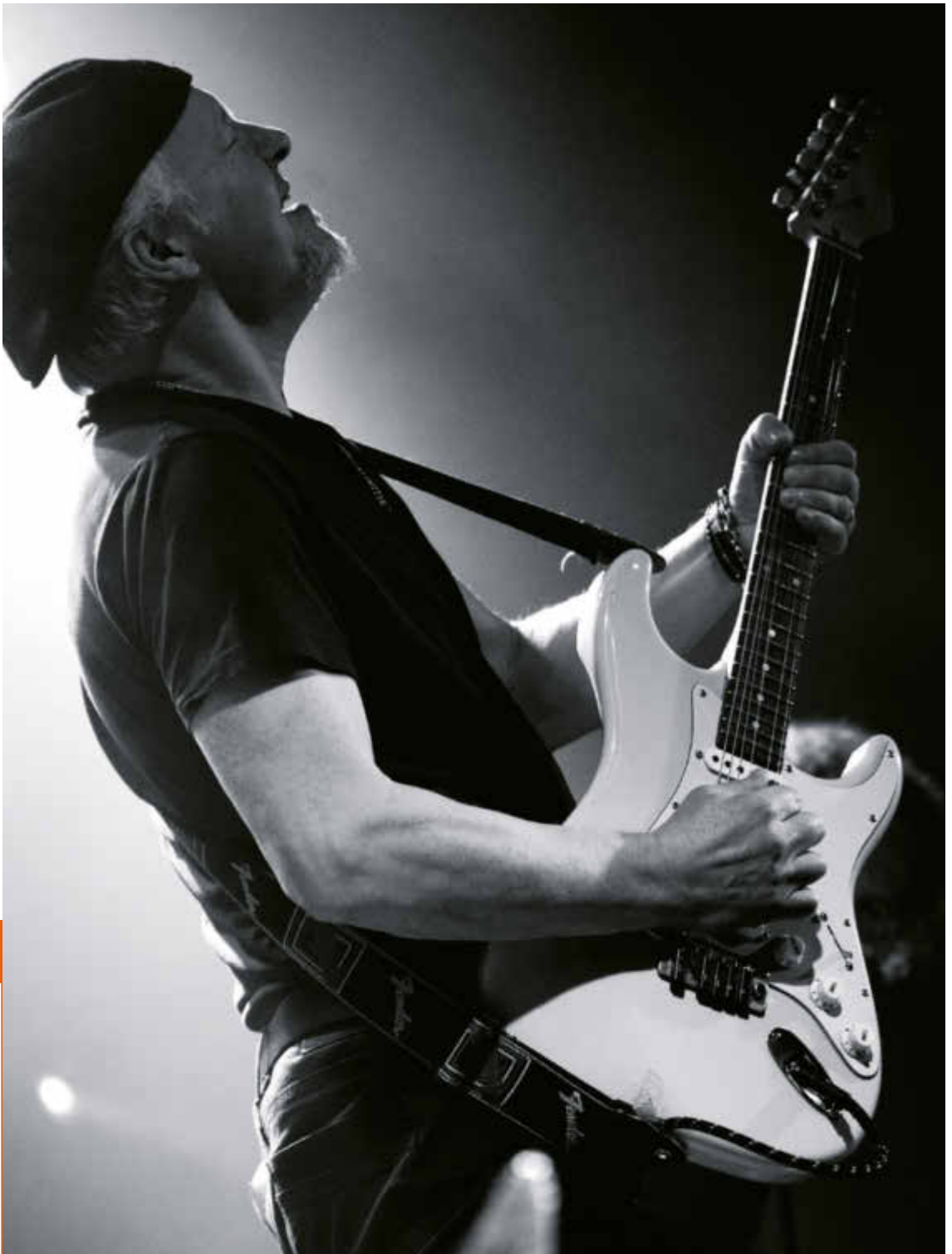
Au moins une trentaine !

Toutes achetées et jamais revendues. Depuis que je fais ce métier, j'ai dépensé une fortune en guitares !

Je suis très « Fender-Gibson ». J'adore les Strat, qui sont légères, maniables et faciles à maltraiter. On peut leur rentrer dans le lard et elles le rendent bien. J'en possède plusieurs, mais une en

particulier avec laquelle j'ai fait toute ma carrière au sein de FFF.

J'ai également deux Les Paul, dont une dont je ne me séparerai jamais : en 1994, nous avons joué dans un festival à Bratislava, en Slovaquie, où était aussi programmé Chuck Berry, mon idole. Comme d'habitude, il était accompagné par un groupe recruté sur place pour l'occasion et



Fan absolu de la Telecaster, Fred Chapellier n'en joue pas moins, parfois, sur sa Les Les Paul Classic ou sur sa Stratocaster de 1973 (photo). © Cathie Wetzstein

FRED CHAPELLIER

FRED CHAPELLIER

LA NAISSANCE D'UNE PASSION

À l'âge de 12 ans, j'ai démarré l'apprentissage de la batterie, qui a duré trois ans. Et puis, un peu par hasard, j'ai eu l'occasion d'essayer la guitare électrique d'un ami, et ce fut une révélation. J'ai aussitôt revendu ma batterie pour acheter une copie Les Paul, de marque Hondo II. J'ai appris tout seul, en autodidacte, 100 % à l'oreille ! La bonne vieille méthode, en écoutant les 33 et les 45 tours... Bien plus tard, je me suis procuré des méthodes, pour savoir ce que je faisais. Je ne lis pas la musique mais je connais les gammes, les accords, etc.

J'ai eu la chance d'avoir cette volonté très tôt d'en faire mon métier. Je n'ai jamais eu aucun doute à ce sujet. J'ai très rapidement travaillé d'arrache-pied pour mettre toutes les chances de mon côté. Cela représente des heures et des heures de guitare tous les jours, pendant au moins une dizaine d'années.

J'ai joué dans de petites formations, soit gratuitement, soit pour des cachets de misère mais lorsque l'on est adolescent, on n'y attache pas trop d'importance. On veut juste jouer.

Nous avions un répertoire très blues rock, sous l'influence d'Hendrix, qui est incontournable lorsque l'on aime la guitare électrique. Avec Roy Buchanan, c'est le guitariste qui m'impressionnait le plus. Grâce à Stevie Ray Vaughan, qui avait remis le blues au goût du jour, nous avions la possibilité de jouer dans pas mal d'endroits. J'ai ainsi pu devenir intermittent du spectacle et je vis de la guitare depuis plus de vingt-cinq ans aujourd'hui.

SES GUITARES

Je suis un fan absolu de la Telecaster, et mes guitaristes préférés jouent quasiment tous sur ce modèle. À commencer par Roy Buchanan.

En termes de confort de jeu et de son, c'est celle que je préfère, et de loin.

J'en possède plusieurs mais je joue principalement sur une Standard de 1974. J'ai remplacé récemment les micros d'origine, qui avaient plus de quarante ans, par des Texas Special qui font parfaitement l'affaire.

Toujours au rayon Telecaster, une Standard des années 1980 et une réplique de ma 74 faite par le luthier Jérémie Dubal. Cette guitare est tellement confortable et sonne tellement bien qu'elle en devient en ce moment ma guitare principale !

Je joue aussi une Stratocaster de 1973 et une Gibson Les Paul Classic de 2005 que j'adore aussi. Une seule acoustique dans ma panoplie, une dreadnought Seagull.



Patrick Verbeke et son National Resophonic Style O de 1931. © Didier Zilliox

PATRICK VERBEKE

PATRICK VERBEKE

LA NAISSANCE D'UNE PASSION

À l'âge de 12-13 ans, j'ai été captivé par ces nouveaux venus qui passaient à la radio française mais qui était déjà des stars aux États-Unis. Ils s'appelaient Ray Charles, Gene Vincent, Eddie Cochran, Buddy Holly. Je les passais en boucle sur le petit électrophone familial. Je découvrais aussi ces artistes à travers les adaptations françaises. J'ai commencé à m'intéresser aux guitaristes qui jouaient avec tous ces gens-là. Qui étaient-ils, d'où venaient-ils, quelle était leur trajectoire ? C'est ainsi que j'ai découvert, notamment, Galloping Cliff Gallup, le guitariste de Gene Vincent, ou encore Scottie Moore et James Burton, les guitaristes d'Elvis Presley. À 14 ans, j'ai assisté pour la première fois de ma vie à un concert, celui de Memphis Slim. C'était une petite formation, piano, batterie, voix. Le lendemain, j'ai dit à mes copains : voilà ce que je veux faire dans la vie, chanteur de blues. Peu importe l'instrument. L'essentiel était de pouvoir m'accompagner. N'ayant pas de piano chez moi et travaillant bien à l'école, ma maman a eu la gentillesse de m'offrir une guitare, pour mes 14 ans. Une arch-top Hofner, demi-caisse à pan coupé, qui ressemblait aux Gibson jazz. Dans le même temps, *Salut les copains* a publié une méthode de guitare écrite par l'ancien guitariste de Ray Charles qui venait de s'établir à Paris, Mickey Baker. Cette méthode était accompagnée d'un disque 25 cm avec les principaux thèmes de la méthode. Il y avait quelques morceaux de blues, que j'ai beaucoup travaillés.

Pendant ce temps, mes études se déroulaient bien. J'ai eu mon bac et suis entré en prépa pour les grandes écoles, sans pour autant arrêter la guitare. Cela surprenait mes amis car ce sont plutôt les mauvais élèves qui faisaient de la musique ! Pour ma part, j'arrivais à concilier études et musique. Un beau jour, j'ai été sollicité pour faire partie d'un groupe de lycéens, dans la région de Caen. J'ai été engagé et nous avons rapidement pu nous produire dans des boîtes de nuit de la côte normande. Mais je suis devenu professionnel assez longtemps après. Entre temps, je m'étais rendu en Angleterre où j'avais pu entendre le *British blues*, avec Eric Clapton et John Mayall. J'ai alors créé en 1967 un groupe qui s'appelait *L'indescriptible chaos rampant*, dont le nom était le titre d'un roman de science-fiction. Nous nous sommes produits au festival d'Amougies, en Belgique, auquel participait la crème des musiciens français, dont *Triangle*, les *Martin Circus*, etc. J'ai ensuite été engagé par Alan Jack, dans son groupe *Alan Jack Civilization*. Ce fut mon premier engagement professionnel.



« Je suis plus porté sur le son gras de Gibson. » © Jo Capomassi.

ANDRÉ HAMPARTZOUMIAN

LA NAISSANCE D'UNE PASSION

Dès l'âge de 4 ans, j'ai eu envie de jouer de la guitare. Comme le font souvent les enfants, j'imitais les chanteurs guitaristes que je voyais à la télévision, comme Michel Polnareff. J'ai passé mes premiers accords à 7 ans, sur une guitare classique, jusqu'à ce que le fiancé de ma sœur me montre quelques plans sur sa guitare électrique. Je crois que ça a changé ma vie.

Je me suis mis à écouter du rock, Status Quo, Led Zeppelin, Deep Purple, puis des guitaristes de blues rock comme Rory Gallagher ou Johnny Winter, plus tard Frank Marino, de Mahogany Rush, ou Robin Trower. J'appréciais les guitaristes influencés par Hendrix, mais pas Hendrix lui-même car je ne comprenais pas vraiment ce qu'il faisait. J'avais l'impression que sa guitare était désaccordée, que son groupe n'était pas très en place... Je passais à côté de l'essentiel. Aujourd'hui, il fait partie des artistes qui m'ont le plus marqué.

Je suis devenu guitariste mais j'aurais tout aussi bien pu devenir footballeur professionnel. J'ai longtemps joué à un assez bon niveau mais une blessure au dos m'a empêché d'envisager toute carrière dans ce sport. J'ai passé mon bac pour faire plaisir à ma mère puis j'ai annoncé à mes parents que je voulais devenir guitariste. Mon père n'était pas contre, à condition que je lui prouve que je pourrais en vivre. J'ai alors intégré un groupe de variété qui m'a permis d'apprendre les bases du métier puis j'ai joué au sein du groupe Feedback. Nous avons fait la première partie de Canada, où officiaient Gildas Arzel et Jacques Veneruso, et avons été sélectionnés pour la tournée Rock en France, avec Canada et Noir Désir. Lorsque Jacques Veneruso a souhaité réaliser son album solo, il nous a demandé si nous étions d'accord pour être ses musiciens. Le projet n'a finalement pas abouti mais Jacques a présenté ses chansons à plusieurs artistes, dont Florent Pagny. Celui-ci désirait former un vrai groupe autour de lui. Jacques nous a présentés à Florent et tout s'est enchaîné. Pour la petite histoire, je ne peux oublier la rencontre avec Florent Pagny puisqu'elle s'est déroulée le jour même où Ayrton Senna a trouvé la mort sur le circuit de Monza, le 1^{er} mai 1994.

SES GUITARES

J'en possède une vingtaine aujourd'hui. En électrique, je suis à l'origine foncièrement orienté Les Paul, le son gras double bobinage plutôt que simple, je joue d'ailleurs sur un modèle Anniversary bleu roy.

Mais j'ai depuis peu une Fender Stratocaster Reissue 1968 ivoire, dont je suis fan.

Toujours chez Fender, une Telecaster Custom Shop US noire, avec pickguard blanc.

Outre ces guitares US, une Lâg réalisée pour moi par Michel Chavarria, sur la base d'une Beast Thinline mais très différente du modèle de série. Elle est équipée, à la base, d'un piezzo qui restitue le son acoustique, de deux micros simples Di Marzio et d'un double Seymour Duncan. Avec un volume gérant à la fois le piezzo et les micros électriques, ce qui rendait le potard très dur à manier, plus une balance permettant de passer du piezzo aux micros, mais aussi de mixer les deux, sans oublier une tonalité grave aigu avec un push pull pour splitter le Seymour Duncan en simple. J'ai demandé les modifications suivantes : remplacement des sorties jack japonaises par deux connectiques US, une électrique et une acoustique, deux volumes acoustique et électrique séparés et un micro Jeff Beck au lieu du Seymour Duncan. Pour avoir un son acoustique satisfaisant, Lâg avait choisi un corps en tilleul, un bois très tendre qui supportait mal le jeu au vibrato sous licence Floyd Rose qui équipait la guitare. J'ai donc fait renforcer la fixation du chevalet ainsi que les Strap Locks. Je joue un peu moins sur cette guitare mais j'en suis très fier. Michel Chavarria m'a d'ailleurs proposé d'en faire un modèle signature mais j'ai refusé car à l'époque je ne me trouvais pas légitime pour mériter un tel honneur.

Toujours en électrique :

- une Hamer Californian rouge, le modèle de Stevie Salas, avec un manche très confortable et des frettes ayant un pourcentage de nickel très élevé. Une guitare minimaliste : un micro double, splittable en simple, et un volume ;
- une Music Man Silhouette blanche, découverte au Musikmesse de Francfort entre les mains de Steve Morse ;

- une Godin LGX, avec une sortie treize broches pour les synthés, une autre pour le signal acoustique et une dernière pour le signal électrique. C'est ce qui se fait de mieux dans ce genre d'instruments. Je l'ai utilisée notamment sur une tournée de Patrick Fiori où je devais obtenir des sons très particuliers ;
- Une Stratocaster connectée à un VG-99, de Roland, permettant par exemple de changer la hauteur des cordes, de leur assigner un son particulier, de mélanger des combinaisons de stacks modélisés, etc. Je m'en suis servi également sur une tournée de Patrick Fiori où nous n'étions que trois, sans bassiste, avec Manu Guerrero aux claviers et mon frère à la batterie. J'avais donc paramétré un son de basses sur les cordes *mi-la-ré* et je jouais sur l'ensemble du concert avec la même guitare, avec des sons préprogrammés.

En acoustique, j'utilise principalement une Gibson Songwriter Custom, absolument fantastique : équilibrée, avec un son à la fois plein et cristallin. Je ne la joue pas sur scène car d'expérience, je sais que le matériel souffre beaucoup en tournée. J'adore cette guitare, qui me fait délaissier ma J-200, qui manque un peu de corps à mon goût.

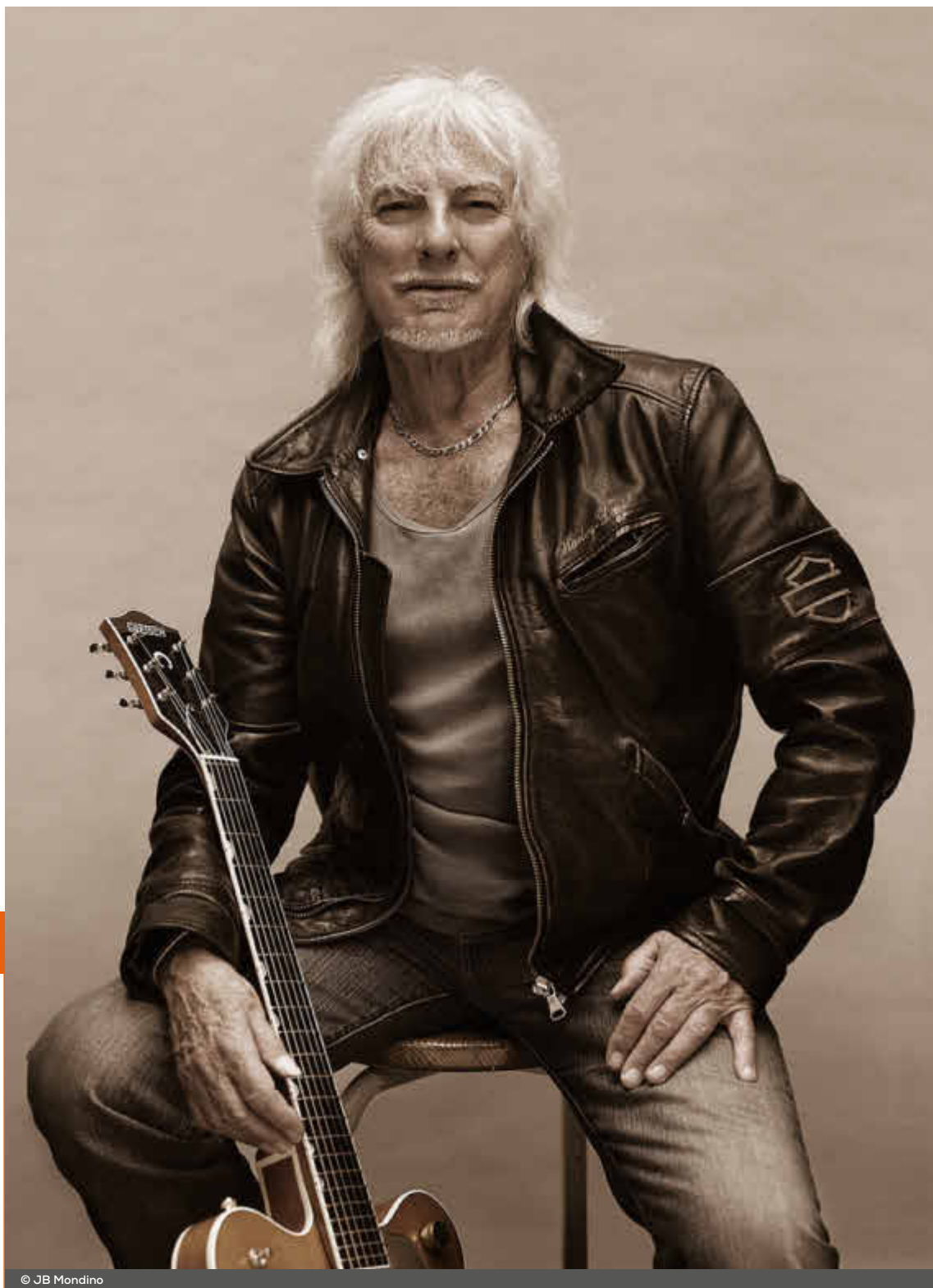
SA GUITARE EMBLÉMATIQUE

Je vais l'avoir très prochainement, mais ce sera la guitare que je jouerai jusqu'à la fin de mes jours : une Les Paul Custom noire. À ne pas confondre avec la Black Beauty, qui est une Les Paul Deluxe noire.

CELLES DU PASSÉ

Ma première guitare électrique fut une pâle copie de Stratocaster. Elle correspond à une période où je découvrais l'instrument, je démontais ma guitare et mon ampli, faisais des tests. Je cherchais un son, une identité. Je défilais les cordes filées pour ne garder que l'âme !

J'ai aussi joué à une époque sur une Gibson ES-335 TD, qui m'a appris à maîtriser les feedbacks.



HUGUES AUFRAY

LA NAISSANCE D'UNE PASSION

J'ai vu une guitare pour la première fois à la salle Gaveau, en 1937. J'avais 8 ans. Ma mère m'avait emmené à un concert donné par la Brésilienne Olga Coelho, guitariste classique. La deuxième guitare que j'ai eu l'occasion de voir se trouvait dans le grenier de la maison de mon grand-père maternel, le baron de Caubios d'Andiran. C'était en 1940 et nous nous étions réfugiés dans cette maison de famille, dans le Lot. Mon frère et moi avons déniché cette petite guitare romantique datant du XVIII^e siècle. Le manche avait travaillé, la hauteur des cordes la rendait injouable. Dépités, nous l'avons mise en mille morceaux !

En face de chez nous habitait un réfugié espagnol qui jouait de la guitare. Il m'a donné envie d'apprendre.

Après la guerre, mes parents ayant divorcé, ma mère Amyelle a pensé qu'il serait bon pour moi de rejoindre mon père en Espagne.

J'ai toujours joué d'oreille car, étant dyslexique, j'ai beaucoup de mal à apprendre les signes, les mathématiques, l'orthographe et, bien sûr, le solfège. Ce qui au final tombait plutôt bien car en Espagne, les gitans, que ce soit en Aragon, en Andalousie ou en Galice, jouent d'oreille.

Pour mon premier Noël à Madrid, mon père m'a offert une guitare, que j'ai donnée plus tard à mon frère. C'était une guitare d'étude avec des cordes en boyaux de chat et des clés en bois. J'ai appris mes premiers accords de base et commencé à jouer quelques morceaux populaires espagnols.

À mon retour en France, en 1949, avec l'espoir d'intégrer l'École des beaux-arts, mon père m'a conseillé de faire des études plus « sérieuses », en architecture, import-export, etc. J'ai pris alors mon indépendance et j'ai commencé à jouer dans des cabarets. Mon épouse, qui était danseuse, voyageait à travers l'Europe et j'ai rapidement décidé de la suivre. Au début des années 1950, je suis arrivé à Rome et j'ai échangé ma guitare contre une guitare électrique, que j'ai peu utilisée car je n'avais pas d'ampli.

De retour en France, je me suis marié et j'ai poursuivi ce que je peux appeler mon « début de carrière ». Pas si éloignée des vœux de mon père finalement, puisque j'ai beaucoup adapté des chansons espagnoles, cubaines, péruviennes... J'ai fait en quelque sorte de l'import-export culturel !